

## A propos de la relation entre traduction et détraduction Udo Hock

Comment parler de la traduction et sur le fond de quelles expériences?

Il est évident que le champ défini par cette notion est vaste, il n'est peut-être même pas possible d'en voir les frontières. De plus, à la suite de Jakobson et de Laplanche (2007, 101ff.), la notion recouvre plusieurs secteurs qu'il faut distinguer :

1. La traduction intralinguale, c'est-à-dire la paraphrase à l'intérieur d'une même langue, ou dire quelque chose autrement.

2. La traduction interlinguale, c'est-à-dire la traduction d'une langue à l'autre, du français en allemand, par exemple. On pourrait différencier, à mon avis, entre une traduction scientifique du type 'Laplanche' (les fameuses OCF.P avec l'accent mis sur l'appareil conceptuel de Freud) et une traduction poétique/littéraire du type Handke ou bien George-Arthur Goldschmidt. Je ne vais pas entrer dans les détails de la discussion autour de la traduction de Freud, mais il est évident que Goldschmidt et Laplanche représentent deux courants différents du travail et de la théorie de la traduction. Pour Goldschmidt, Freud est un écrivain qui laisse parler la langue allemande d'une manière inouïe, tandis que pour Laplanche, Freud est un créateur de concepts. Dans ce dernier cas, il faut rendre compte de ces concepts à travers la traduction dans la langue cible, à savoir le français. Il faut donc traduire les termes conceptuels par les mêmes mots dans la langue étrangère.

En ce qui concerne le travail du traducteur, le hiatus entre traduction scientifique et traduction poétique/littéraire ne me semble pas insurmontable. Evidemment, l'histoire de la traduction nous offre beaucoup d'exemples du lien étroit entre traduction scientifique et littéraire, comme en témoigne le livre d'Antoine Berman *L'épreuve de l'étranger* !

3. La traduction intersémiotique, c'est-à-dire la traduction à partir d'un système non-linguistique vers un système linguistique. Prenons le rêve, où il s'agit de traduire les images du contenu manifeste dans un langage verbal pour comprendre le sens de ce qui est présenté de manière figurative.

Laplanche insiste sur le fait qu'il y a aussi des traductions intrasémiotiques et aussi des sous-systèmes sémiotiques (langage de la pulsion orale, anale etc.) dont il est question par exemple dans la fameuse lettre 52/112 de Freud à Fliess, où Freud évoque les inscriptions successives. Les *fueros*, c'est justement un autre idiolecte, un autre sous-système sémiotique que celui de la couche suivante qui a subi une nouvelle transcription.

À cette liste, qui trouve son origine dans l'article de Jakobson intitulé « Aspects linguistiques de la traduction », je voudrais ajouter deux aspects supplémentaires de la traduction qui sont dus à Laplanche et à sa théorie de la séduction généralisée :

4. Le modèle dit 'traductif' dont le but est de rendre compte de la genèse de l'inconscient et du refoulement.

Il s'agit justement d'un travail métapsychologique qui part de la lettre 52/112 pour arriver aux *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*. Qu'apporte la notion de traduction à la reformulation de l'appareil psychique telle qu'elle est annoncée dans ce titre programmatique – voilà la question centrale qui oriente à mon avis tout le grand travail que Zoé a entrepris dans le cadre de sa thèse. Laplanche a d'ailleurs toujours insisté sur le fait que son modèle traductif de l'inconscient était au cœur de sa Théorie de la séduction généralisée (TSG), et que sans le recours à ce modèle, l'aspect temporel, et nommément la notion d'après-coup, et l'aspect topique avec cette intrication entre le facteur endogène et le facteur exogène (d'où vient le trauma sexuel: de l'extérieur ou de l'intérieur ? réponse : des deux côtés qui se rassemblent dans le mot 'réminiscence') n'étaient pas compréhensibles.

Et pour reprendre le terme qui apparaît dans mon titre, c'est dans ce contexte qu'à partir de la fin des années 80, Laplanche forge le concept de détraduction (qu'il n'a d'ailleurs pas souvent utilisé – il

n'est mentionné p.ex. qu'une seule fois dans *Sexual*) comme contre-courant au processus de traduction, un terme qui lui semble assez proche de l'interprétation (« Le mur et l'arcade », p. 303, « Temporalité et traduction », p. 327), de la déliaison et de la méthode analytique elle-même (« Buts du processus psychanalytique », p. 236). Mais quel est le but de ce triple pas, traduction-détraduction-retraduction ? Ici intervient une notion qui me semble être le pendant conceptuel ou bien le concept complémentaire de cette dialectique tripartite, à savoir le message énigmatique, un terme introduit par Laplanche à peu près au même moment que la détraduction, à savoir au milieu des années 80. Cette notion devient quasi-synonyme de ce que Freud appelle dans sa lettre 52/112 « Wahrnehmungszeichen », c'est-à-dire le « signe de perception » (voir aussi à ce sujet le texte de Zoé). Bien sûr, il n'y a pas de langue source, de langue d'origine, à partir de laquelle les traductions doivent être faites, mais il y a les messages énigmatiques venant de l'autre adulte qui forcent l'enfant à faire le mieux avec les moyens restreints qu'il a pour les lier, en les traduisant. Il est bien connu que cette tâche échoue partiellement, et, je cite Freud, comme il est cité dans l'argument : ce « défaut [partiel] de traduction, voilà ce qui dans la clinique s'appelle le refoulement » (lettre 52/112). Mais pourquoi l'enfant rate-t-il cet examen ? Eh bien, parce que ces messages sont énigmatiques pour l'émetteur lui-même, ils sont compromis par son inconscient sexuel, et c'est pourquoi ni l'adulte ni l'enfant n'ont le code pour déchiffrer l'énigmatique de ces messages.

Je résume ce point par ces questions: Traduction linguistique ou bien sémiotique et traduction psychique, qu'ont-elles en commun ? Ou bien : qu'est-ce que la traduction inter-/intra-linguale et inter-/intra-sémiotique a à voir avec le travail psychique de l'analyse ?

5. La clinique de la traduction dans le processus psychanalytique. Il s'agit là évidemment de la pratique analytique que Laplanche essaie de capter par référence à la paire d'opposition traduction/détraduction, à quoi s'ajoute la retraduction. On pourrait nommer ce point *épreuve par la clinique analytique* – intra muros, mais aussi extra muros. Est-ce possible, ou mieux, est-ce avantageux de présenter le travail clinique à l'aide de ces termes, est-ce que cela apporte une clarté supplémentaire par rapport aux outils techniques traditionnels venant de Freud, mais aussi des postfreudiens ?

Face à ces cinq points que je propose de distinguer, j'ai longtemps hésité sur la façon dont je pourrais apporter en 30 minutes quelque chose qui puisse faire avancer la discussion autour du concept de traduction. Le moins qu'on puisse dire, c'est que le titre de notre matinée-débat « traduction & processus analytique : un malentendu ? » comporte une certaine réticence quant à la fécondité de cette liaison. Comment répondre à cette réserve face aux élaborations de Laplanche ?

Finalement, j'ai décidé justement de présenter ce modèle traductif en détail en m'appuyant sur un petit bout de texte que vous trouverez dans l'article « Court traité de l'inconscient », où théorie et pratique de la traduction se rejoignent dans le cadre de la TSG. Je pars donc du principe que cette théorie traductive de l'inconscient est mal connue, surtout dans sa dimension clinique, et qu'il vaut la peine de la regarder de plus près à l'aide d'un exemple emprunté à Freud et reformulé par Laplanche. Il s'agit du fameux souvenir d'enfance de Leonard de Vinci. L'avantage de cet exemple, c'est que Laplanche lui-même l'a analysé à l'aide de son modèle traductif ; ce qu'il appelle 'traduction' apparaît donc très clairement dans ce contexte quasiment clinique.

### **Première étape :**

Commençons par le soi-disant modèle de la substitution signifiante ou de la métabole, présenté la première fois en 1959 lors du colloque de Bonneval et dérivé du schème de la métaphore introduit par Lacan dans son texte sur la psychose (1966, 557). Dans cette formule, un message représenté par le signifiant  $S_1$  est traduit par un signifiant  $S_2$ . Voilà le modèle qui en résulte (p.81):

$$\frac{S_1}{s} \times \frac{S_2}{S_1} = \frac{\frac{S_2}{s}}{\frac{S_1}{S_1}}$$

$S_1/s$  n'est rien d'autre que la présentation formelle du message originaire, en quelque sorte un signe de perception (Freud lettre 52/112), c'est-à-dire donné dans la perception du récepteur, mais marqué par la subjectivité des deux acteurs impliqués, à savoir l'émetteur et le récepteur du message. Cependant,  $S_2/S_1$  désigne la traduction de ce message par un nouveau signifiant. En multipliant les deux termes, il en résulte une quadruple fraction sur le côté droit de la formule. Les deux étages supérieurs constituent la représentation consciente ( $S_2$ ) et sa signification associée ( $s$ ), les étages inférieurs sont le système *ubw/inconscient*, qui résulte d'un défaut partiel de la traduction. C'est un signifiant sans signifié qui ne renvoie qu'à lui-même. Laplanche le nomme aussi représentation-chose, c'est-à-dire que la représentation devient elle-même une chose.

### Deuxième étape :

Laplanche transforme cette première formule en une deuxième formule pour clarifier la différence entre un message et un signifiant. C'est pourquoi il substitue les signifiants  $S_1$  et  $S_2$  par les messages  $M_1$  et  $M_2$ . Voilà la nouvelle quadruple fraction qui en résulte (p.82) :

$$\frac{M_1}{s} \times \frac{M_2}{M_1} \rightarrow \frac{\frac{M_1}{s}}{\frac{S_1}{S_1}}$$

Par cette nouvelle formule, Laplanche veut faire comprendre que le signifiant refoulé  $S_1$  est un reste du message  $M_1$  et non pas la totalité de celui-ci : « Le message est partiellement traduit et partiellement refoulé » (Laplanche, « Court traité de l'inconscient » p. 82) ; partiellement traduit en  $M_2$ , et partiellement refoulé en  $S_1$  qui est devenu une représentation-chose ou bien un *fuero*.

### Troisième étape :

Je veux maintenant concrétiser cette présentation abstraite avec un exemple concret, à savoir le souvenir d'enfance au vautour de Léonard de Vinci, justement intitulé « Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci ». Je m'intéresse ici aux trois questions suivantes :

1. Quel est le message originaire  $M_1$  ?
2. Quelle traduction ( $M_2$ ) remplacera ce message ?
3. Et quel est le reste intraduit, refoulé de ce message qui est devenu inconscient ( $S_1$ ) ?

Commençons par le souvenir d'enfance de Léonard de Vinci :

« Etant encore au berceau, un vautour est descendu jusqu'à moi, m'a ouvert la bouche de sa queue et, à plusieurs reprises, a heurté mes lèvres de cette même queue » (107) - Als ich noch in der Wiege lag, ist ein Geier zu mir herabgekommen, hat mir den Mund mit seinem Schwanz geöffnet und viele Male mit diesem seinem Schwanz gegen meine Lippen gestoßen » (150).

Selon Freud il s'agit d'un fantasme que Leonard a construit après coup, en le reportant dans son enfance. La valeur extraordinaire de ce souvenir-phantasme – et j'ajoute de tout souvenir-couverture – se montre à travers le parallélisme que Freud constate avec l'historiographie d'un peuple. Il y a d'une part l'historiographie du chroniqueur qui s'applique « à consigner au jour le jour les expériences

vécues du temps présent », ce qui correspondrait à la mémoire consciente d'une personne des expériences vécues du temps de sa maturité. Dans les deux cas, il n'y aurait pas de déformation importante du matériel. Et puis il y a un deuxième type de mémorisation qui jette « ... un regard en arrière vers le passé, collecte traditions et légendes, interprète les survivances des temps anciens dans les us et coutumes, créant ainsi une histoire des premiers temps » (Freud, Léonard 108). Il s'agit donc d'une déformation massive du matériel selon les intérêts et vœux actuels d'un peuple. Mais il en va de même pour les souvenirs d'enfance : ils correspondent, quant à leur genèse et à leur fiabilité, à l'histoire des temps originaires du peuple, arrangée tardivement et tendancieusement /nach ihrer Entstehung und Verlässlichkeit wirklich der spät und tendenziös zurechtgemachten Geschichte der Urzeit eines Volkes (108/152)». Note : malgré toutes ces déformations et tous ces malentendus, Freud ne doute pas que la réalité du passé fasse partie de cette historiographie tendancieuse de l'histoire des premiers temps, non seulement collective, mais aussi individuelle.

Laplanche souligne deux points essentiels pour la suite de notre démonstration :

- Premièrement, la réordonnance ou bien réorganisation de nos souvenirs d'enfance suppose un premier temps d'inscription ; autrement dit la déformation va de pair avec un processus d'après-coup.
- Deuxièmement : si le souvenir d'enfance de Leonard est un souvenir-couverture, il comporte forcément une partie refoulée, et par conséquent il est possible d'appliquer le modèle de la substitution signifiante (« modèle de la mémorisation déformante et refoulante », Laplanche 85) sur l'exemple du souvenir d'enfance de Léonard.

Nommons le souvenir-couverture 'fable à l'oiseau'  $M_2$ . Il s'agit d'une traduction intersémiotique d'un message originaire et refoulé que Freud cherche à trouver à travers l'analyse qui est présentée dans son texte. Les diverses étapes de cette recherche – qu'on pourrait rassembler sans trop forcer sous le terme de détraduction (arriver à  $M_1$  à partir de  $M_2$ ) – mène au résultat suivant : Léonard a vécu pendant les cinq premières années sans père, avec sa mère, et dans cette constellation il a subi les caresses véhémentes de sa mère : « La fantaisie est composée du souvenir d'avoir reçu de la mère la tétée et d'avoir reçu d'elle les baisers/Die Phantasie ist zusammengesetzt aus der Erinnerung an das Gesäugtwerden und an das Geküßtwerden durch die Mutter » (178 und 187). La fable de l'oiseau n'en serait donc rien d'autre que la traduction « einer zärtlichen Verführung einer Mutter, deren einziger Trost er ist » (204). Le message originaire, le message à traduire serait donc « caresses véhémentes » ( $M_1$ ), qui est traduit d'une part sous la forme de 'fable à l'oiseau' avec tout un reste intraduit qui est refoulé d'autre part – refoulé comme l'est l'amour de Leonard pour sa mère qui persiste comme une fixation dans l'inconscient.

Voilà la métabole refoulante telle qu'on la trouve chez Laplanche (p.86) :

$$\frac{\text{caresses véhémentes}}{s} \times \frac{\text{fable à l'oiseau}}{\text{caresses véhémentes}} \rightarrow \frac{\text{fable à l'oiseau}}{\frac{s}{S_1}} = \frac{\text{fable à l'oiseau}}{S_1}$$

Les « caresses véhémentes » de la mère sont un message adressé à Leonard. Elles sont en même temps des signes de perception, elles apparaissent dans la perception et sont présentées par la mère, sa subjectivité est donc impliquée, c'est pourquoi il est inadéquat de parler d'indices de perception (comme l'est la fumée qui renvoie au feu). Et finalement, ce message, fait de signes de perception, n'est pas traduit tout de suite, mais implanté sous forme de première inscription comme une sorte de corps étranger interne. Ce message n'est pas conscient à l'émetteur lui-même, à savoir à la mère. Il subvertit ses intentions conscientes ou bien il se sert de ces intentions (comme un parasite se sert d'un autre organisme) pour transporter ses désirs pervers inconscients (= s).

Et qu'en est-il du reste intraduit du message  $M_1$ , à savoir du signifiant  $S_1$  qui ne renvoie qu'à lui-même, et qui est une sorte de synonyme de la représentation-chose :  $S_1/S_1$  dans notre formule ? Bien que Laplanche maintient une réserve sur cette question, pour des raisons diverses (en effet ni Leonard ni Freud ne sont en analyse chez lui), il donne finalement une réponse : ce signifiant énigmatique ne serait rien d'autre que le sourire de Mona Lisa qui a fasciné Leonard comme il a fasciné un nombre infini de spectateurs à travers les siècles. Énigme pour Leonard, énigme pour les spectateurs : l'effet de ce tableau sur la postérité ne serait-il pas une sorte de preuve que le sourire d'amour de la mère pendant ses caresses incarne un signifiant énigmatique, ou bien un objet-source de la pulsion, qui a poussé Leonard vers cette créativité extraordinaire bien connue, mais qui était en même temps une « fatalité/Verhängnis » (Freud 186/142), dans la mesure où il jamais plus il n'a pris le risque de « désirer de nouveau, des lèvres d'une femme, de semblables tendresses/solche Zärtlichkeit von Frauenlippen zu begehren » (189/143). Car il n'est pas connu que Leonard ait jamais noué de relation amoureuse avec une femme. Freud résume ainsi: « Par cette relation érotique à la mère, je suis devenu un homosexuel/ Durch diese erotische Beziehung zur Mutter bin ich ein Homosexueller geworden (177/133)».

Chers collègues, évidemment un modèle est un modèle avec toutes les limites qui lui sont propres. Néanmoins, j'apprécie beaucoup cette métaphore de Laplanche (il l'appelle lui-même comme ça), car je pense qu'elle est la meilleure illustration du modèle traductif qu'on puisse trouver dans la littérature psychanalytique. Il montre clairement ce que c'est une traduction en analyse, à savoir le pas qui mène du message 1 ( $M_1$ ) au message 2 ( $M_2$ ) qui mène au souvenir-couverture ; mais aussi ce qu'est une détraduction, à savoir le passage du  $M_2$  au  $M_1$  qui est lié au travail analytique au sens étroit : suivre les voies qui sont indiquées par les déformations inhérentes à tous les souvenirs-couverture en se référant principalement aux associations libres, qui seraient, dans le cas de Leonard, le matériel librement juxtaposé de ses carnets. Il n'y a donc pas de symétrie entre traduction et détraduction. La détraduction ne mène pas à un texte original à retrouver, la méthode n'est pas différente de celle de l'interprétation du rêve que Freud mentionne dans une note de 1925 en bas de la dernière page du chapitre VI, résumant ainsi tout le chapitre VI sur le travail du rêve :

*« Il m'est arrivé autrefois de trouver extraordinairement difficile d'habituer les lecteurs à faire la différence entre le contenu de rêve manifeste et les pensées de rêve latentes. Sans cesse on puisait des arguments et des objections dans le rêve non interprété, tel que le souvenir l'a conservé, et on ne voulait pas entendre ce qu'exige l'interprétation du rêve. Maintenant que les analystes se sont du moins accoutumés à mettre à la place du rêve manifeste son sens trouvé par l'interprétation beaucoup d'entre eux se rendent coupables d'une autre confusion à laquelle ils tiennent tout aussi obstinément. Ils cherchent l'essence du rêve dans ce contenu latent, et ainsi ne veulent pas voir la différence entre les pensées de rêve latentes et le travail de rêve. Le rêve n'est au fond rien d'autre qu'une forme particulière de notre penser, forme qui est rendue possible par les conditions de l'état de sommeil. C'est le **travail de rêve** [imprimé en gras dans l'original] qui produit cette forme et il est, lui seul, ce qu'il y a d'essentiel dans le rêve, ce qui explique sa particularité (557f. note en bas) ».*

Je n'ai pas le temps d'aller dans les détails de cette citation si importante de Freud. Vous la connaissez sûrement. Je vais me limiter à l'essentiel : le contenu manifeste du rêve serait comparable au souvenir-couverture, il représente donc une traduction par le rêveur comportant en même temps un côté refoulé qu'il s'agit d'aller chercher en suivant les pistes indiquées par le travail de rêve. Ces pistes ne sont rien d'autre que ce que Freud appelle les voies de l'« Entstellung », les voies de la « déformation » qui est le mot-clé de tout ce chapitre VI qui réapparaît aussi dans le chapitre VII. La détraduction, ce mot inventé par Laplanche, irait donc de pair avec la déformation, parce que les déformations sont les points de repères pour trouver le refoulement qui a eu lieu. *La détraduction essaie de détraduire les déformations qui ont eu lieu dans toutes les formations de l'inconscient* (rêve, souvenir-couverture, symptôme etc.).

Revenons à l'exemple du souvenir d'enfance de Léonard. Évidemment cette scène d'enfance est pleine de déformations, c'est pourquoi Freud n'hésite pas de l'appeler fantasme. Ce n'est vraiment pas un scénario réaliste : un vautour qui visite un petit bébé, qui ouvre la bouche de ce bébé avec sa queue et qui cogne les lèvres de ce bébé avec sa queue (dont le double sens (pénis) est le même en

français et en allemand) ? Vous avez déjà vu un vautour avec un pénis ? Cela n'a pas de sens. Mais ce qui est fascinant dans le texte de Freud, fascinant pour moi, mais aussi pour Laplanche, c'est la manière dont Freud essaie de découvrir les morceaux de réalité qui se cachent derrière ce scénario fantastique se donnant comme un souvenir : « En dépit de toutes les déformations et de tous les contresens, c'est cependant par elles que la réalité du passé est représentée », dit Freud (152/109). C'est cette passion pour les détails du matériel, ce goût pour l'énigmatique et le – apparemment – fantastique, qui nous fait lire et relire ses textes.

Et pour revenir au début de mon texte : peu importe quelle théorie de traduction vous choisissez, la traduction cherche du sens, il faut traduire le sens du texte et la signification d'un mot en gardant le maximum du matériel signifiant. Beaucoup d'entre nous, je suppose, ont une expérience de la traduction interlinguale, et je pense on est d'accord sur ce consensus minimal de notre travail de traducteur interlingual. Mais la détraduction ne cherche pas un autre, un vrai sens, un sens original (le fameux contenu latent du rêve), elle est plutôt centrée sur le processus qui mène du latent au manifeste (ou du manifeste au latent) indiqué par les voies de la déformation.

Pour conclure, je voudrais parler des limites de ce schéma de Laplanche, du modèle traductif comme il l'appelle. Il y a sûrement des limites qui sont à situer à l'intérieur même du modèle, qui sont immanentes au modèle et des limites extérieures qui mettent en cause le modèle lui-même. Évidemment, ce n'est pas toujours si facile de différencier entre ces deux sortes de limites. Pour ma part, je nomme limite intérieure le fait qu'il y a des messages qui sont pratiquement impossible à traduire, des messages traumatiques qui dépassent la capacité du sujet à subjectiver ses expériences traumatiques en traduisant une partie et en refoulant une autre partie de ces messages. Dans ce cas, il n'y a pas de substitution signifiante d'un premier message  $M_1$  par un deuxième message  $M_2$ , le message  $M_1$ . Je dirais que c'est une limite intérieure qui ne met pas en cause le modèle lui-même. Il n'est justement pas applicable aux messages non traduisibles, parce qu'il n'y a ni substitution, ni refoulement, ni traduction, ni métabolisation. Dans les meilleurs des cas, il faudrait étendre le modèle, comme Laplanche a finalement étendu sa notion de l'inconscient en inventant, à la suite de l'inconscient amential de Christophe Dejours, la notion de l'inconscient enclavé. Et vous savez sûrement qu'il a aussi inventé un nouveau modèle pour intégrer cette nouvelle notion.

Une limite extérieure au modèle serait, à mon avis, de rejeter complètement la notion de traduction dans le contexte du travail psychique en favorisant d'autres notions comme par exemple celle de transformation qui vient tout d'abord de Bion. Traduction et transformation ? Traduction ou transformation ? Alors, les questions sont posées, nous devons juste trouver les réponses !

Merci pour votre attention